

du Pripet.

Pourtant, ce n'est pas mal.  
Kirov, troisième secrétaire du parti communiste, est assassiné par un bon bolchevik, un vrai, un pur, fonctionnaire du parti, et qui a partout ses grandes et ses petites entrées. On l'arrête. Instruction secrète : pas d'avocat, pas de témoin. Par une mesure spéciale, les commissaires du peuple décrètent qu'ils repoussent d'avance son recours en grâce... avant même qu'ils soit condamné, avant même qu'il soit jugé !

*Les consciences se taisent.*

L'agence Tass annonce qu'il s'agit d'un crime des « gardes blancs », et on fusille, pour complicité, trente-huit jeunes gens qui se trouvaient en prison au moment de l'attentat et qui avaient trois ans à l'âge du tsarisme !

*Les consciences se taisent.*

La roue tourne. Plus question de gardes blancs. Nicolaïev est un agent de Zinoviev et de Trotsky. On fusille encore dans les prisons : vingt-huit exécutions à Moscou, douze à Minsk, vingt-huit à Kiev. Cela ne traîne pas : une cave, le revolver sur la nuque, deux balles à bout portant. Garde blanc ? Trotskyste ? Qu'importe ! Un cadavre en vaut un autre.

*Les consciences se taisent.*

C'est le procès de l'assassin. Personne ne sait ni le jour, ni l'heure, ni le lieu. Pas d'avocat, pas de témoin, pas de journaliste, pas de public, pas de compte rendu. Nous voilà bien loin de ces cérémonies judiciaires à grand orchestre où s'étalent les complots pour sabotage ou pour contre-révolution. Pas l'ombre d'une preuve. Pas de réquisitoire de Krylenko. Pas de débats. Pas d'arrêt motivé. Le silence, les ténèbres. Un grésillement à la T.S.F. Nicolaïev a été fusillé avec quatorze complices. D'où sortent-ils ? Comment les a-t-on découverts ? Qu'ont-ils fait ? Qu'ont-ils dit ? Rien. Silence. Des cadavres.

*Les consciences se taisent.*

Récapitulons : trente-huit à Leningrad, vingt-huit à Moscou, douze à Minsk, vingt-huit à Kiev, quatorze à Leningrad. Cela fait, sans Nicolaïev, cent vingt suppliciés.

Cent vingt cadavres, la nuque trouée, sans témoin, sans défense, sans garantie, sans preuve... Cent vingt ca-

cadavres, monsieur Marguerite ! Cent vingt cadavres, monsieur Gide ! Cent vingt cadavres, madame André Violis !  
*Les consciences se taisent.*  
Etranges consciences !

♦ ♦  
Oh ! je ne leur en veux pas également. Il y a, parmi elles, M. Gide. Je n'en veux pas à M. Gide. Pour lui, je ne parlerai pas de servilité.

M. Gide a été un écrivain ; il nous a laissé une œuvre... Il est mort.

Il reste un nom cramponné à la renommée qui le fuit.

Tant pis. Il faut beaucoup pardonner au vieil homme de lettres qui, choyé pendant vingt ans, sent la curiosité s'éloigner de sa personne et l'attention se détourner de ses livres. L'épreuve est douloureuse à qui n'ose pas s'en remettre au jugement de la postérité. M. Gide n'est venu au bolchevisme qu'après avoir tout essayé, comme une coquette se lance dans le scandale après avoir épuisé la chirurgie esthétique. Il y a dix ans, il s'était établi le cancanier de l'histoire naturelle. Il racontait que les mouches ne faisaient pas toujours l'amour d'une façon bien orthodoxe et que les protozoaires eux-mêmes n'étaient pas sans se permettre quelques petites licences fort répréhensibles aux yeux de la morale bourgeoise. Puis, il pensa écrire un roman : péché véniel. Mais M. Gide, qui a tous les dons de l'intelligence, n'a pas reçu celui de faire des romans. Il peut écrire à volonté le journal d'un romancier, les mémoires d'un conteur, la paraphrase satanique d'un canevas romanesque, voire le roman du roman d'un roman, mais il est dans l'incapacité d'écrire un roman tout court, c'est-à-dire de raconter tout bêtement en trois cents pages les aventures vraisemblables de quelques personnages qui donnent au lecteur l'illusion d'être vrais.

Alors M. Gide entra en bolchevisme, comme d'autres au couvent, par dépit. Au surplus, dans une société capitaliste bien organisée, le bolchevisme est une fin assez séduisante : c'est le confort dans la revendication ; la joie morale d'être parmi les opprimés, sans renoncer aux avantages de l'oppression.

Il faut être juste : M. Gide ne cherche à éluder aucune des obligations de son nouvel état. Son journal en témoigne : il s'abêtit en conscience. Il potasse *L'Humanité*, les kolkhoses et le Dniepro-rouï ; il sait distinguer sans se tromper un égoïste capitaliste qui est une forme de la tyrannie bourgeoise d'un égoïste bolcheviste qui est une manifestation de l'émancipation prolétarienne. Il préside des meetings ; il lève le poing pour libérer Thaelmann et, à la sortie, il chante *L'Internationale*. Quand je dis qu'il chante l'hymne sacré, j'exagère. Il l'articule, il le mime, il le susurre, il l'insinue, il le suppose. Bref, à sa plus grande honte, il ne sait pas les complets et à peine le refrain. Dans sa bonne volonté, il ouvre largement la bouche, mais sans en laisser échapper d'autres sons que quelques rimes bien connues : *finâââle... humain... ôââle*. En quoi il ressemble à ces parraïns sans pitié qui, ne sachant plus le *Credo*, se contentent,

devant les fonts baptismaux, de tenir le clerge et de marionner quelques vagues assonances un demi-temps après M. le curé.

Laissons M. Gide. Comme dit ma concierge : « On ne peut pas être et avoir été. »

♦ ♦  
Faudra-t-il s'en prendre à M. Guernut ? Celui-là est président de la Ligue des droits de l'homme. Mais l'homme de la Ligue, c'est Bonny. Que Bonny soit sauf et la conscience de M. Guernut est satisfaite.

Ne parle pas Bonny, je t'en supplie.  
Trahir Chauteemps serait un grand péché.

On chante quelque chose comme cela dans *Les Dragons de Villars*. Je ne veux pas dire que M. Guernut soit un personnage d'opéra-comique. C'est un sinistre bonhomme, mais il serait cruel de l'accabler au moment où ses meilleurs amis sont menacés de prison. Comment voulez-vous qu'il s'intéresse à la Russie quand sept ou huit personnages à qui la garde présentait les armes et qu'il appelait « Mon cher président... » s'élevaient, en pleine connaissance de cause, contre le régime des prisons. M. Guernut passe son temps à distribuer des oranges et des douceurs dans les couloirs de la Santé. Grâce à lui, l'oreiller du remords n'est plus rembourré d'épines, comme au temps du mélodrame. Il est de crin, de plumes ou d'édrédon selon la position du coupable dans la magonnerie. Le mobilier de sapin est devenu amplement de noyer. M. Guernut réclame l'acajou pour les anciens ministres. Quand tous les représentants du peuple en villégiature à Fresnes pourront trouver leur cheminée ornée de deux vases à fleurs et d'une République en albâtre ; quand ils auront quelques gravures encadrées de Boucher ou de Fragonard pour égayer les murs, les discours de M. de Jouvenel, Crebillon fils et le *Moyen de parvenir* dans leur bibliothèque pour appeler le sommeil ou pour le chasser, alors M. Guernut croira peut-être avoir assez fait pour les droits de son homme et il s'occupera de l'innocent.

Le sort en est jeté : il faut renoncer à M. Guernut.

♦ ♦  
Il doit bien cependant se trouver parmi ces consciences quelque jeune homme qui ne vive pas d'une *Gargonne*, qui n'exporte pas des bouddhas, qui ne pôtarde pas sur la place publique et qui prenne au sérieux ce qu'il signe.

A celui-là, je demande :

— Les cent-vingt cadavres de Moscou, de Leningrad et de Kiev ne vous inspirent ni dégoût, ni honte. Ces massacres nocturnes, vous les approuvez. Vous trouvez ce régime beau et bon, juste et charitable, respectueux des droits de l'homme et de la dignité humaine. Votre conscience en est satisfaite. Quand M. Peyrouton envoie à Gardès un Tumbien de Kairouan, vous criez à l'arbitraire, à la tyrannie, au meurtre. Mais les cent-vingt cadavres sont légers à votre conscience. Vous ne dites rien ? Votre sommeil n'est pas

troublé ? La question ne se pose pas pour vous ?

Avouez donc une bonne fois que vous avez, pour jamais, abdiqué toute dignité, tout droit, toute volonté, tout respect de vous-même, toute estime pour votre condition d'homme. Dites-nous qu'à Moscou, ils ont tous les droits, parce que vous êtes de leur parti. Dites-nous qu'ils ont le devoir de faire peur, parce que, sans la terreur, ils n'existeraient plus. Dites-nous que le sang qui coule réjouit vos narines quand c'est le sang de ceux que vous haïssez. Faites l'apologie du crime — de votre crime : des prisons — de vos prisons ; des exécutions sommaires, quand ce sont vos amis qui tiennent le revolver. Montrez-vous ce que vous êtes : instrument docile, tête asservie, conscience muselée. Ayez le courage d'avoir peur, puisque vous n'osez plus ouvrir la bouche. Mais n'essayez plus de nous donner des leçons de morale. Nous vous rirons au nez.

Allez enterrer vos cent-vingt cadavres. Bêche en main, M. Gide, M. Malraux, Mme Violis, il y a de l'ouvrage à Moscou. Au « pays sans crise », on ne chôme pas dans les cimetières.

Pierre GAXOTTE.